

**Notes de l'annonce de l'école de communauté
avec Davide Prospero et S.E. Monseigneur Filippo Santoro
en visioconférence depuis Milan, le 25 janvier 2023**

Texte de référence : L. Giussani, Donner sa vie pour l'œuvre d'un Autre, *Chora, Rome 2022*, p. 109-132.

Davide Prospero

Bonsoir, nous reprenons – ou plutôt, devrais-je dire, nous continuons – le travail de l'école de communauté. Je dis que nous la poursuivons parce que le travail que nous avons accompli ces derniers mois n'a pas été une suspension ou une parenthèse. Comme nous allons l'entendre dans l'introduction de monseigneur Santoro, la reprise du travail sur le livre de don Giussani *Donner sa vie pour l'œuvre d'un Autre* est au cœur du sujet que nous traitons, et surtout du contenu de la grande proposition que le pape nous a faite lors de son discours du 15 octobre place Saint-Pierre (sur laquelle nous avons travaillé personnellement et dans nos communautés au cours de ces trois derniers mois). D'ici aux exercices de la Fraternité, nous aborderons la deuxième partie du livre, qui concerne les exercices de 1998. Ce travail conclura l'école de communauté sur *Donner sa vie pour l'œuvre d'un Autre*. Après les exercices de la Fraternité, nous reprendrons le ParCours depuis le début en travaillant sur *Le sens religieux*.
À toi la parole, don Filippo.

Filippo Santoro

Merci, cordiales salutations à tous ! Nous ne vous disons pas bonsoir, car ailleurs il fait encore jour, ou bien il est tard dans la nuit. En tout cas, nous sommes ici ensemble pour reprendre le contenu des deux méditations des exercices de la Fraternité de 1998 sur « Le miracle du changement ». C'est précisément ce que le Pape nous a indiqué et suggéré le 15 octobre. L'intensité et la beauté de ces deux leçons résident dans le fait qu'elles décrivent les éléments essentiels qui caractérisent et distinguent notre charisme par rapport à d'autres expressions et formes ; elles décrivent précisément la raison de notre vie et de notre espérance.

Nous avons chanté : « Lorsque nous verrons tout » (*Errore di prospettiva* [Erreur de perspective *ndt*], C. Chieffo) justement parce que la foi c'est voir et connaître. La foi est une forme de connaissance. Dans la leçon que nous présentons ce soir, vous verrez cette perspective déclinée. Le fado que nous avons écouté, typique du Portugal, un beau fado – « porque sem Ti não sei viver » (*Por tudo meu Jesus*), sans toi je ne peux pas vivre -, nous rappelle que ce qui est en jeu ici, c'est notre vie, et non une vague religiosité générique. La vie nous intéresse, l'expérience de la vie nous intéresse. Et le pape à Rome a parlé – en plus du développement de tout notre potentiel (« le potentiel de votre charisme est encore largement à découvrir [...]. Il y a tant d'hommes et de femmes qui n'ont pas encore fait cette rencontre avec le Seigneur qui a changé et rendu belle votre vie », nous a-t-il dit) – de don Giussani éducateur : « Il avait une capacité unique de déclencher [de déclencher !] la recherche sincère du sens de la vie dans le cœur des jeunes [la recherche sincère du sens de la vie dans le cœur des jeunes !], d'éveiller leur désir de vérité. En véritable apôtre, lorsqu'il vit que cette soif avait été allumée chez les jeunes, il ne craignit pas de leur présenter la foi chrétienne » (pape François, « Que brûle dans vos cœurs cette sainte inquiétude prophétique et missionnaire », <https://francais.clonline.org>, p. 16-17). C'est précisément l'expérience d'une humanité nouvelle, touchée par la rencontre avec le Seigneur, avec sa présence, avec sa proximité.

Dans la leçon intitulée « Dieu et l'existence » (p. 109-132 du texte *Donner sa vie pour l'œuvre d'un Autre*), don Giussani nous parle du « miracle du changement ». Le changement est un « miracle », parce que nous ne pouvons pas le planifier, même si nous y mettons toutes nos forces. Le changement, c'est au contraire se laisser saisir par une nouveauté d'intelligence et

d'affection (comme celle contenue dans ces pages), qui nous surprend, nous attire et nous met sur un chemin où – petit à petit – nous nous découvrons différents. Nous sommes toujours face à la primauté de l'ontologie sur l'éthique ; la primauté de quelque chose qui se produit, dont nous prenons conscience et qui nous touche, avec toutes les conséquences que cela peut entraîner.

Nous sommes alors invités à essayer d'entrer dans l'expérience que ces mots de don Giussani indiquent. Mais attention ! Devant des mots qui sont l'expression d'un génie de l'humain, on ne peut pas prétendre tout comprendre immédiatement : pour comprendre (comme cela s'est passé dans nos vies), il faut une histoire, il faut du temps, dans la fidélité et dans la demande (cf. L. Giussani, *Si può (veramente) vivere così ?*, Bur, Milan 2016, p. 541-542) ; on comprend dans un parcours en faisant un chemin. Au tout début, il y a eu un impact fort, mais ensuite, c'est comme aller au cœur de l'expérience qui nous est proposée.

Avec ce réalisme et cette humble simplicité, commençons à travailler ensemble.

1. Un problème de connaissance

Don Giussani reprend l'expression de saint Paul « Dieu est tout en tout » (1 Co 15, 28) des exercices de l'année précédente (que nous avons repris l'année dernière), en posant la question fondamentale : comment cette affirmation – « Dieu est tout en tout » – peut-elle avoir une incidence sur la vie ? Et il explique : « “Dieu est tout en tout” [...] ; ce n'est pas une formulation absurde, ni une affirmation abstraite, c'est simplement quelque chose qui peut être jugé et compris comme un facteur réel de la vie » (p. 109), c'est-à-dire que c'est une expression de la raison engagée face à la réalité de la vie.

Notre raison nous dit des choses élémentaires et simples :

- Tout d'abord, nous n'existions pas et nous sommes là.
- Les visages les plus chers, les plus belles choses de la vie sont apparus devant nous comme des dons inattendus, tout comme pour moi, être ici pour cette rencontre et être le délégué spécial des *Memores Domini* est un don impensable et inattendu. Les choses les plus grandes sont venues à notre rencontre !
- Les épreuves et les douleurs de la vie, nous ne les aurions pas voulus.
- Toute la réalité, mystérieusement, frappe nos yeux, nous touche, nous blesse, dialogue avec notre cœur. Il y a quelque chose avant nous (quelque chose avant nous !) qui frappe à la porte de notre vie. C'est le point de départ que nous avons toujours vu et approfondi dans *Le Sens Religieux*.

« Dieu est tout en tout » est donc ce à quoi conduit la raison quand elle est ouverte à la totalité des facteurs de la réalité, c'est-à-dire la raison vécue selon sa véritable nature. Mais don Giussani se demande : pourquoi de la connaissance n'émerge pas immédiatement l'énergie nécessaire au changement ? Car seul l'étonnement devant l'affirmation que « Dieu est tout en tout », seul l'étonnement originel devant l'Être peut être la source d'un changement éthique. C'est un trait fondamental de notre charisme : d'un attrait, d'une force esthétique, naît une nouvelle éthique. « Ce n'est que si l'Être est attrayant qu'il peut être capable de gagner l'attention de l'homme jusqu'au sacrifice » (p. 110).

Et pourtant, nous, bien qu'ayant reconnu l'attrait du Seigneur, nous percevons encore l'expression « Dieu est tout en tout » comme abstraite. Où est-ce que nous nous trompons ? La réponse de Giussani nous rassérène, mais ouvre une lutte.

L'étonnement originel, dit don Giussani, est rendu difficile par le moment historique dans lequel nous vivons. C'est pourquoi il est fondamental de prendre conscience de la mentalité de mensonge dans laquelle nous sommes immergés : nous devons « *prendre conscience [donc] d'une mentalité* qui semble exalter un renouveau religieux, mais veut en réalité censurer ce “Dieu est tout en tout”, en le rendant abstrait » (p. 110-111). Bien qu'il y ait un apparent renouveau spirituel, existentiellement, Dieu est abstrait, et nié.

Nous devons donc tout d'abord prendre conscience du contexte dans lequel nous vivons, de l'humain dont nous sommes les enfants, et « nous devons traverser tous les malaises, toutes les tentations, les résultats amers, en maintenant l'espérance qui est la vie de la vie » (p. 111) pour nous et pour nos frères les hommes.

Telle est la situation, et c'est ici que commence la lutte à laquelle nous appelle Giussani, et à laquelle nous a invités le pape : « Dieu est tout en tout » est un problème de connaissance, comme face à quelque chose qui nous touche, nous émerveille et nous étonne.

Pour comprendre cela, passons au deuxième point.

2. Expérience et raison

Dans le deuxième point, don Giussani développe le thème de l'irrégiosité comme origine de la négation de « Dieu est tout en tout ». Il y a une irrégiosité qui débute, sans que personne ne s'en rende compte, d'un détachement entre Dieu comme origine et sens de la vie (donc pertinent par rapport aux événements qui se produisent) et Dieu comme fait de la pensée, comme affirmation théorique. Même dans les entreprises, on suggère dix minutes de « méditation » par jour (pour produire davantage, bien sûr !), mais ce sont des minutes face à personne, de pure introspection, où Dieu n'a rien à voir (p. 111-112). La formule « Dieu est tout en tout » est remplacée par la formule plus courante : « Dieu existe ».

« Dieu est tout en tout » a au contraire une prétention affective sur nous, nos familles, nos amis, notre travail. L'affirmation « Dieu existe » n'exige rien de mon expérience, car il s'agit de la formulation de Dieu comme un fait de pure pensée.

Ainsi, il y a un détachement entre mon expérience – c'est-à-dire l'impact de ma conscience avec la réalité – et le sens de la vie, qui est Dieu (cf. 111-112). Un détachement entre ma vie, mes souffrances, mes joies, ce qui m'arrive, la pensée, l'affection et Dieu. La réalité quotidienne suit un chemin dans lequel il n'y a plus de référence à « Dieu est tout en tout ».

À ce stade, Giussani fait un autre passage intéressant : « Le détachement du sens de la vie par rapport à l'expérience implique également un détachement entre la morale et l'action humaine : la morale, ainsi conçue n'a pas la même racine que l'action » (p. 112). Une fois, alors que j'étais au Brésil, juste avant Pâques, une journaliste – expression totale de cette mentalité – m'a demandé : « Père, comment fête-t-on Pâques ? Avec un œuf en chocolat ? » « Avec quoi ?! Avec du chocolat ?! » C'est ce que l'on dirait aux enfants, mais dire ça aux adultes signifie que Dieu n'a rien à voir avec les intérêts de la vie, avec le goût de la vie ; c'est juste un autre monde, une autre chose ! La vie s'écoule d'un côté et l'affirmation théorique « Dieu existe » demeure – quand elle demeure – à un niveau qui n'a pas du tout d'incidence ni sur la réalité, ni sur la connaissance. La moralité, ce à quoi nous aspirons, n'est pas déterminée par un événement qui nous envahit, nous touche et nous contamine.

La vie est faite de rencontres, de problèmes, de décisions à prendre. Combien de fois par jour devons-nous prendre position, le plus souvent avec cette immédiateté qui ne nous permet certainement pas de recourir à de profondes réflexions philosophiques ! Ce qui compte alors, c'est l'attitude de fond de notre moi. Et ici apparaît une alternative radicale ; il y a deux possibilités.

La première possibilité est que le préjugé prévale, c'est-à-dire que nous partons d'idées, que nous pensons être les nôtres, mais qui, au fond, sont celles imposées par la mentalité commune : par la télévision, les journaux, les réseaux sociaux (p. 113). Nous avançons donc en fonction d'idées préconçues.

L'autre possibilité est affirmer la réalité, le tu, écouter l'autre, le regarder, essayer de le comprendre. Quelques exemples :

– Devant le pauvre que nous rencontrons dans la rue, cela ne suffit pas de lui faire l'aumône, mais nous le regardons en face, mis en mouvement, émus par son besoin.

– Face à celui qui nous a traités injustement, nous ne laissons pas prévaloir notre réaction par un « juste » ressentiment, mais nous considérons qu’il s’agit d’une personne comme nous, faible comme nous, qui peut aussi se tromper.

– À celui qui a pris le risque de créer une œuvre, nous ne lui renvoyons pas la moindre erreur (celui qui fait, se trompe !), nous ne le condamnons pas selon un concept abstrait et violent de pureté, mais nous partons d’un mouvement de sympathie, nous essayons de nous identifier à lui, de saisir la complexité des facteurs en jeu.

Une morale qui a la même racine que l’action est l’alternative à un moralisme qui écrase l’autre, qui mortifie toute créativité. La chose est plus évidente quand un malheur se produit, pensez par exemple à la guerre, ou à l’inondation à Ischia : tout le monde cherche immédiatement la faute, qui est le coupable, et ne regarde pas le drame humain qui s’est produit. C’est comme si l’on était subjugué par une mentalité, il est donc nécessaire de « briser » cette mentalité. Précisément à une époque comme la nôtre, où la société a tant besoin de l’élan commun, de la prise de risque créative des chrétiens !

« Le moralisme, a dit ailleurs Giussani, use, et le moralisme est tout ce que l’on fait pour quelque chose qui n’existe pas, qui ne s’exprime pas comme expression d’un amour, d’une adhésion, d’un jugement et d’un amour qui fait adhérer, qui met en mouvement notre personne » (*Certi di alcune grandi cose. 1979-1981*, Bur, Milan 2007, p. 449).

La substance – et la synthèse – de la question à laquelle nous faisons face est la phrase de Jean Guilton que don Giussani reprend à la page 113 et que nous avons si souvent répétée : « raisonnable » signifie soumettre la raison à l’expérience. Il y a une exigence de soumettre la raison à l’expérience, à ce dont notre vie est réellement faite, et non aux idées dont nous sommes farcis et dont nous sommes constitués. Je vous la repropose dans son intégralité, car elle nous aide à mieux comprendre le jugement que donne Giussani : « “Raisonné”, dit Jean Guilton, désigne celui qui soumet sa raison à l’expérience, et en particulier celui qui, dans l’ordre de la conduite et de la morale, ne cherche pas tant à construire un système pour se justifier, mais plutôt à trouver la mesure de la vérité, proportionnée à la condition humaine » (*Arte nuova di pensare*, San Paolo, Cinisello Balsamo-Mi 2009, p. 71).

Pour défendre Dieu dans sa vérité et pour défendre l’homme, Giussani nous demande donc de reprendre et de défendre le mot « raison », qu’il considère comme le plus confus dans le discours moderne.

Lorsqu’elle se traduit comme « mesure » de la réalité, nous avons la raison comme préconception, c’est-à-dire « quelque chose qui intervient étrangement dans l’expérience pour diminuer et ne pas reconnaître ce qui est présent dans notre vie » (p. 114-115). La raison en tant que mesure élimine l’attention portée à tous les aspects de la réalité et te dit que « on ne peut pas aller au-delà de cette mesure ». Je fais deux exemples très simples : quand je suis allé au Brésil, je pensais qu’il n’existait rien de plus grand à propos de la musique que Verdi, Rossini, Mozart et Beethoven. Et là, j’ai été confronté à la musique populaire brésilienne, pleine du drame de l’existence. Pour n’en citer qu’un, Vinicius de Moraes, dans la chanson « Samba Da Benção » (Samba de bénédiction, *ndt*), dit que la vie est faite à parts égales de tristesse et de joie. La musique brésilienne m’a donc en quelque sorte ouvert à un autre monde, comme certaines de nos chansons, qui expriment des grandes questions sur la vie. Mais si tu avances avec ton schéma (« plus grand que ce que je pense, il n’y a rien »), tu ne t’ouvres pas à la réalité. Un autre exemple plus terre à terre : vous savez que Pelé, qui est le plus grand footballeur pour le Brésil (et aussi pour beaucoup), est mort. Mais si tu vois Maradona réussir à marquer ce but génial avec sa main, la raison doit s’ouvrir ! C’est un génie, même dans son art ! Pelé reste donc « o rei » (« le roi », *ndt*), même si la presse argentine dit : « Il est l’un des meilleurs », laissant la question ouverte. Vous comprenez ? La raison fermée dit : « Non, il ne peut pas y avoir autre chose par rapport à ce que j’ai prévu ». La raison, au contraire, est ouverture, une porte grande ouverte sur la réalité et donc sur ce qui répond pleinement à l’attente du cœur.

3. Trois graves réductions

Dans le troisième point, don Giussani décrit trois cas emblématiques dans lesquels la raison, en tant que mesure, déforme l'expérience, influençant tous les comportements dans la vie. Écoutons sérieusement, car nous ne sommes pas en train de parler du monde, des autres. Giussani dit : « Je décris la genèse de notre comportement dans son aspect dramatique et contradictoire » (p. 115). Ici, nous sommes vraiment éduqués dans notre chemin, dans notre histoire, dans notre expérience.

En réfléchissant à ces trois réductions, nous comprendrons mieux ce que nous avons dit sur l'utilisation de la raison, la valeur de l'expérience et la réduction de la morale au moralisme.

a) *Au lieu d'un événement, l'idéologie.*

C'est la prévalence violente des idées préconçues sur les faits (p. 116). L'exemple le plus classique donné dans le Nouveau Testament est la guérison de l'aveugle-né : aux pharisiens qui demandent : « Qui a péché ? », il répond : « Il y a un fait : je ne voyais pas et maintenant je vois ». Les idées préconçues veulent éliminer le fait, mais l'aveugle est là, criant et proclamant une vérité, un fait qui s'est produit.

L'exemple que donne Giussani le montre très clairement : lorsqu'un grave accident de train se produit, il ne nous impacte pas d'abord en nous interrogeant sur le mystère de la douleur et de la souffrance, il ne nous met pas dans une attitude de prière. L'accent est mis immédiatement sur la chasse au coupable déclenchée par les médias (p. 116) (comme je l'ai déjà mentionné). En somme, la raison ne s'ouvre pas au fait dans la totalité de ses éléments, elle est immédiatement emprisonnée dans une cage, elle n'est pas laissée libre d'œuvrer.

Demandons-nous : quand sommes-nous victimes de cette dynamique ? Sommes-nous prêts à « vivre intensément le réel » ? Car toute la question est de savoir comment je vis le réel, comment ma personne se tient face à la réalité, comme nous nous le sommes dit tant de fois ces dernières années : est-ce qu'on s'aide à la vivre, à la subir, à se laisser interroger par ce qui arrive ? Nous laissons-nous blesser par ce qui arrive, par la réalité telle qu'elle se présente ? Je fais un autre exemple : au début du mois de janvier, au Brésil, de nombreuses personnes ont attaqué le palais du Congrès. C'était une réaction disproportionnée et donc inacceptable face à la domination d'une pensée unique qui touche la culture, l'éducation, la vie, qui veut s'imposer partout. C'est une pensée unique qui existe partout dans le monde, pas seulement au Brésil. Face à celle-ci, une réaction disproportionnée n'aide pas, mais un jugement doit émerger qui tienne compte de tous les facteurs en jeu pour faire naître une réponse vraiment plus humaine. La proposition – selon la perception chrétienne de la réalité – qui se synthétise dans le pluralisme culturel, qui n'enferme pas la réalité dans un schéma idéologique prédéterminé, mais s'ouvre à un horizon plus large et pluriel dans le domaine de la culture, de l'éducation et de la politique. C'est le même critère qui s'applique à la question de la paix. Le raccourci de tout faire consister dans la course aux armements est désastreux, alors que le Pape insiste sur un autre facteur, sur un autre élément plus compréhensif, plus profond : le dialogue et la recherche sérieuse d'une négociation diplomatique.

b) *Réduction du signe à l'apparence*

Face à la réalité, on reste bloqué sur l'aspect immédiatement perceptible (p. 119). On vide la réalité. La réalité est un signe, un signe de quelque chose d'autre. L'enfant qui offre des fleurs à sa mère est un signe d'amour. La valeur de la chose est celle d'être le signe d'un horizon plus grand, d'une réalité plus grande.

Pour comprendre cette réduction, je vous rappelle le récit de notre amie Hassina devant le Pape. Elle participe à l'une de nos vacances et fait une excursion en montagne. À la fin de l'excursion, tout le monde dit : « Magnifique ! ». Puis don Giorgio demande : « Pourquoi était-elle belle ? ». Silence général ! Et lui : « Même si vous vous mettiez tous ensemble, vous ne pourriez pas faire un seul petit caillou de cette montagne, pas même une petite fleur qui naît de la roche... le seul

qui peut le faire, c'est Dieu ». Il existe un Autre, dont la réalité est affirmation, signe. Et la réalité-signe n'enlève rien à la beauté de la chose, mais la met en valeur, en révèle la raison, son sens. L'autre, la personne aimée est signe, elle t'ouvre à l'horizon de la vérité de l'autre personne. Et l'horizon de la vérité de l'autre personne te montre une façon de la traiter qui est la moralité et non le moralisme. C'est l'attention au destin et à la réalité. C'est pourquoi la réduction du signe à l'apparence revient vraiment à vider la réalité.

Au contraire, lorsque la raison considère la réalité comme signe, elle retrouve l'énergie nécessaire pour passer de l'apparence à la plénitude du signe. Elle n'est pas bloquée par l'apparence, mais saisit une plénitude encore plus grande.

Demandons-nous alors : dans quelle mesure le miracle de la présence de l'autre (en particulier, celle du bien-aimé, de l'ami) devient-il pour nous signe de la bonté du Mystère, signe de la bonté d'un Autre, d'une bonté encore plus grande ? Ce qui est extraordinaire, c'est que l'utilisation réelle et loyale de la raison nous mène au seuil du Mystère, et lorsque le Mystère vient ensuite vers nous et se manifeste à chacun de nous, il y a comme l'expérience d'une étreinte encore plus grande. Dans quelle mesure la beauté nous ramène-t-elle à Lui ? Dans quelle mesure la beauté de notre compagnie nous amène-t-elle à faire mémoire de Celui qui l'a rendu possible ? Sans aucun doute, nous nous en rendons compte dans les moments les plus dramatiques, par exemple lorsque le Seigneur rappelle à Lui certains êtres chers. Leur réponse est une participation à l'immortalité de Dieu, à la résurrection du Christ, à sa victoire. Mais si tout est réduit à l'apparence, tout est voué à la destruction. La plénitude de la vie, c'est « lorsque nous verrons tout », mais dès maintenant, le regard s'ouvre à la réalité finale.

c) *Réduction du cœur au sentiment*

Le sentiment devient tout, tandis que le cœur indique l'unité du sentiment et de la raison (p. 124). Une grande réduction a lieu lorsque le sentiment devient tout, l'émotion devient tout. Je donne un exemple. Il s'agit d'un témoignage de don Giussani, que vous trouvez dans *Peut-on vivre ainsi ?* : « Une fois, après avoir célébré la messe de onze heures dans une église de Milan, je rentre à la sacristie – la sacristie était très petite, cette église ayant été bombardée – ; entre alors une femme très pâle que je n'avais jamais vue auparavant avec une enfant dans ses bras et elle me dit : “Père, mon mari a quitté le foyer ce matin.” Je lui répond sur le coup : “Comment ? Pourquoi est-il parti ?” “Il est parti parce qu'il est tombé amoureux de sa secrétaire.” – “Mais vous êtes-vous disputés ?” – “Non, non, au contraire, il est parti en pleurant, et en me disant : ‘Je regrette beaucoup la douleur que je te cause, je suis désolé, mais je dois le faire, je suis amoureux !’ Il a pris l'enfant dans ses bras et l'a embrassée longuement – voyez jusqu'où cela peut aller ! – tourmenté parce qu'il devait quitter l'enfant ; mais il devait le faire parce qu'il était amoureux.” Voici l'emblème de l'émotion érigée en jugement. Suis-je clair ? L'émotion érigée en critère pour agir, sans jugement. Que signifie le mot “jugement” ? Tu es amoureux, tu es tombé amoureux de ta secrétaire, comme cela peut arriver à beaucoup [...] cela correspond-il au dessein que Dieu a tracé sur ta vie et par conséquent au chemin de ton bonheur ou non ? » Au chemin du bonheur au sens plein du terme ? « Tu es marié, au point d'avoir un enfant, donc si tu abandonnes ta femme et ta fille, tu trahis la tâche que Dieu t'a confiée, donc tu n'es plus sur le chemin du bonheur », dit don Giussani (*Peut-on vivre ainsi ?*, Parole et Silence, Paris 2008, p. 49-50).

Vous comprenez l'importance de juger l'émotion et le sentiment ? Ils doivent être jugés dans un contexte dans lequel entre en jeu le dessein plus grand dans lequel ma vie s'inscrit : le plan voulu par Dieu. Ta vie et celle de ceux qui t'entourent en dépendent ! L'émotion que suscite une rencontre doit être jugée par la raison.

Demandons-nous donc : qu'est-ce qui peut me garder fidèle à ma femme quand je suis attiré par une autre ? Le jugement sur ce qui construit ma vie face au dessein d'un Autre, face au projet que le Seigneur a sur ta vie, et qui est une plénitude, même dans le sacrifice et dans le don de soi. Qu'est-ce qui me rend indomptable et créatif face à mon fils qui, après le Covid, est

apathique face à tout et a tendance à me déprimer aussi ? Qu'est-ce qui permet qu'un premier impact d'antipathie envers l'autre ne me bloque pas, mais m'ouvre à un chemin d'amitié ? Ce sont toutes des situations dans lesquelles, si le cœur est réduit au sentiment, la puissance du jugement, et donc la possibilité d'un chemin, diminue. Le jugement se trouve à l'intérieur d'un chemin (cela vaut pour la vocation au sacerdoce, pour les *Memores Domini*, pour le mariage), à l'intérieur du dessein admirable dans lequel s'inscrit notre vie.

4. La corruption de la religiosité

Le quatrième point est un peu une reprise de tous les thèmes abordés jusqu'à présent et auxquels je me suis strictement tenu. Premièrement, l'amour de la raison, la confiance en la raison, qu'il appelle notre « arme d'attaque et de défense » (p. 125). Pensez aux apôtres qui rencontrent le Seigneur : la raison est exaltée, elle est élevée, elle reconnaît, et dans la reconnaissance de la raison entre aussi l'affection, entre l'adhésion. Le point fort est donc précisément l'amour à la raison, qui est le bien de l'intellect, certes, mais dans la mesure où il est uni à l'affection, à quelque chose, à quelqu'un qui m'a pris, qui me saisit, à quelqu'un qui me conquiert et m'entraîne profondément. Réfléchissons plutôt au peu de confiance que nous accordons à ce que notre raison rend évident : face à la responsabilité à laquelle la raison nous renvoie, à ce qu'elle nous indique, nous préférons le confort d'absorber docilement ce que le pouvoir nous propose.

Giussani insiste une fois de plus sur l'importance de comprendre le contexte dans lequel nous vivons. Un contexte dans lequel un sentiment religieux générique, niant la réalité de « Dieu tout en tout », conduit progressivement mais inexorablement à l'élimination de la religiosité propre au Christ et à l'Église (p. 126). La religiosité est affirmée comme une « croyance en quelque chose de supérieur », mais pas cette religiosité qui est indiquée dans le parcours du *Le sens religieux*, de la raison qui s'ouvre à la réalité, qui rencontre le Mystère, qui se tient face à quelque chose d'Autre que nous avec le désir que cet Autre se révèle. Et lorsqu'Il se révèle dans une rencontre, c'est tout le chemin de la raison qui est éclairé et exalté. La raison est exaltée et elle est profondément affirmée.

Je suis récemment tombé sur un passage du célèbre discours de Harvard dans lequel Soljenitsyne accusait la crise de l'Occident, qui m'a impressionné tant par sa coïncidence avec le jugement de don Giussani que par la signification particulière qu'il revêt en ce moment : « Je ne pense pas au cas d'une catastrophe amenée par une guerre mondiale ni aux changements qui pourraient en résulter pour la société. Aussi longtemps que nous nous réveillerons chaque matin, sous un soleil paisible, notre vie sera inévitablement tissée de banalités quotidiennes. Mais il est une catastrophe qui, pour beaucoup, est déjà présente pour nous. Je veux parler du désastre d'une conscience humaniste parfaitement autonome et irréligieuse. » (8 juin 1978). C'est la réduction de l'humain, de la grandeur originelle de notre être.

Prosperi

Ce qui est fou – si je peux me permettre – c'est que nous nous trouvons justement dans la situation d'une « catastrophe amenée par une guerre », mais nous sommes tellement endormis – désormais – qu'elle ne nous secoue même plus.

Santoro

Oui, les deux choses sont unies. Mais cette crise n'est pas seulement celle du monde, elle empreigne aussi l'Église. À tel point que Giussani insère ici la puissante citation de la *Lettre aux chrétiens d'Occident* du grand théologien bohémien, Josef Zvěřina. Il nous rappelle la nécessité de ne pas nous conformer à la mentalité du monde, de ne pas assumer le schéma du

monde. Il nous provoque avec une ironie cinglante : « Vous vous conformez au monde, lentement ou rapidement, mais toujours avec retard ». Il nous met en garde : « Nous ne pouvons pas imiter le monde, précisément parce que nous devons le juger, non pas avec orgueil et supériorité, mais avec amour » (p. 127-128).

Cette incompréhension de la nécessité d'une mentalité différente de celle du monde explique pourquoi l'incompréhension du problème de l'éducation chrétienne, de la mission, de la conversion, de la construction même de l'Église, est facilitée dans l'Église. Ces problèmes exigent un changement qui doit avoir lieu en nous. Giussani conclut : « À travers le changement qui a eu lieu dans d'autres hommes qu'il rencontre, le chrétien est aidé à percevoir et à progresser dans un changement de lui-même. Le miracle est ce changement de soi » (p. 129). C'est précisément le changement de notre personne, avec les étapes indiquées.

5. Tradition et charisme

Don Giussani touche un cinquième point, en parfaite syntonie avec ce que le pape nous a dit le 15 octobre. Le dernier paragraphe de la leçon commence par une phrase précieuse : « *La fidélité au Christ et à la Tradition* doit être soutenue et confortée par un environnement ecclésial qui soit vraiment conscient de cette nécessaire fidélité ». C'est-à-dire qu'il faut un contexte, un milieu, une expérience.

Dans ces pages, vous trouverez beaucoup de choses que nous nous sommes dites au cours des derniers mois en travaillant sur le discours du Pape, et qui ont trouvé leur point culminant dans ses paroles :

- la valeur du charisme comme don de l'Esprit (p. 129) ;
- le fait que « ce n'est pas un charisme s'il n'est pas reconnu par l'autorité de l'Église, c'est-à-dire par le pape » (p. 129) ;
- l'importance de « suivre les indications du mouvement avec toute la disponibilité du cœur » (p. 129-130) ;
- la coessentialité des aspects institutionnel et charismatique (p. 131) ;
- l'importance de se confronter, dans le mouvement, à « ceux qui sont reconnus par l'Église comme garants pour elle de la vérité du don de l'Esprit » (p. 131) ;
- le fait que l'Esprit du Christ « saisit certaines personnes [...] pour que toute l'Église reverdisse et renaisse avec conscience aux yeux de tous » (p. 132).

Je cite quelques passages relatifs à ces points.

– « D'où l'importance morale de participer à un mouvement ecclésial comme *appartenance* à un environnement dans lequel le don de l'Esprit qui vient du Baptême se concrétise sous des formes démonstratives et persuasives. Ce don de l'Esprit s'appelle *charisme*. Mais ce n'est pas un charisme s'il n'est pas reconnu par l'autorité de l'Église, c'est-à-dire par le pape » (p. 129).

– « Il n'y a pas de moyen plus simple, plus persuasif, plus puissant pour l'Esprit de nous atteindre, que dans une réalité présente » (p. 130). Une réalité présente qui est hors de nous, mais qui devient interne à nous, une présence qui est en moi, grâce à laquelle je traite les autres comme cette rencontre les traiterait, comme le mystère du Seigneur présent les traiterait. C'est un gain pour moi, un changement, un miracle. Un miracle qui peut se produire, grâce auquel la réalité est traitée en fonction de ce bien qui vient à notre rencontre. Les apôtres qui rencontrent le Seigneur commencent à vivre d'une façon différente, ils se traitent d'une façon différente.

– « Il n'y a pas de moyen plus simple, plus persuasif, plus puissant pour l'Esprit de nous atteindre, que dans une réalité présente, dans un contexte présent. [...] Un charisme reconnu par l'Église est un don de l'Esprit du Christ qui conduit à vivre intégralement l'institution » (p. 130).

– « “Un mouvement authentique, disait Jean-Paul II, existe donc comme une âme nourricière de l'Institution. Ce n'est pas une structure alternative à celle-ci. C'est au contraire la source

d'une présence qui en régénère constamment l'authenticité existentielle et historique". » (p. 130-131).

– Voici une autre citation de Jean-Paul II (que le pape François a reprise dans son discours) : « “Dans l'Église, tant l'aspect institutionnel que l'aspect charismatique. [...] sont coessentiels et concourent à la vie, au renouveau, à la sanctification, de façons diverses”.[...] Charisme et institution sont coessentiels dans la définition de la vie chrétienne dans l'Église, de la vie ecclésiale. Un mouvement est donc exemplaire et démonstratif, il est persuasif et utile pour la vie pastorale dans les diocèses et les paroisses eux-mêmes. La manière de vivre le don de l'Esprit doit atteindre par capillarité la personnalité de chaque individu » (p. 131).

Ici, il y a un écho constant de ce que le pape nous a dit.

– « On vit d'autant plus le charisme qu'on compare toute sa vie à l'idéal du charisme lui-même [toute sa vie ! Nous gagnons quand toute notre vie est comparée], tel qu'il est affirmé par ceux qui sont reconnus par l'Église comme garants pour elle de la vérité du don de l'Esprit ; les suivre [les garants de la vérité du don de l'Esprit] est une obéissance ultime qui cherche à incarner l'imitation du Christ et la fidélité à l'Église jusqu'au dernières ramifications » (p. 131).

– « Ce qui change en nous par l'intervention du mouvement dans nos vies et par la cohérence qu'il exige, doit commencer consciemment, raisonnablement, c'est-à-dire que la connaissance doit être le premier lieu où le changement advient, parce que tout ce que l'homme fait dépend de la façon dont il conçoit. C'est donc un mode de connaissance qui peut limiter ou éliminer la conception que le monde nous transmet, dans laquelle Dieu est maltraité, où il n'est pas affirmé comme il veut s'affirmer, parce que Dieu s'affirme dans le Christ. Nous ne pouvons pas connaître le Mystère si le Christ ne nous le dit pas. Et l'Église – il s'agit d'une comparaison et non d'un blasphème – réalise le Christ avec plus de clarté, de persuasion et de soutien dans la réalisation de la vie, à travers les mouvements » (p. 132). Giussani termine en disant que « l'Esprit du Christ, qui a créé l'Église et l'a envoyée dans le monde, la conforte, la construit et la fortifie par les charismes : il saisit certaines personnes, dans un charisme ou un autre [il n'y a pas de monopole du charisme ou des charismes], pour que toute l'Église reverdisse et renaisse avec conscience aux yeux de tous » (p. 132).

Si nous avons lu attentivement ces pages il y a quelque temps, tant de confusion dans la connaissance, tant de comportements inappropriés, et certaines difficultés nous auraient été épargnés.

Conclusion

Je voudrais conclure en reprenant rapidement les cinq points de la leçon sous forme de questions. Des questions qui peuvent être une aide pour le travail dans vos groupes de communauté ou de fraternité. Elles peuvent nous aider à découvrir quelques traits du « potentiel fécond du charisme ».

1. Le premier point nous parle d'un aspect central de notre charisme : c'est le thème de la connaissance et de la prévalence de l'esthétique sur l'éthique, de la fascination, de la beauté de la rencontre que nous suivons. Qu'est-ce que cela signifie dans nos journées et par rapport à notre présence dans nos milieux de travail et d'étude ?

2. Dans le deuxième point, nous avons repris la phrase de Jean Guittou : « raisonnable » signifie soumettre la raison à l'expérience, au fait. Demandons-nous : dans quelles circonstances cette méthode a-t-elle illuminé notre vie, en la sauvant des idées préconçues et du moralisme ? Décrivons comment nous avons été libérés des idées préconçues et du moralisme.

3. Parmi les diverses réductions de la raison décrites dans le troisième point, je voudrais me concentrer sur le sentimentalisme, qui me semble particulièrement envahissant de nos jours. L'idée dominante est qu'il faut suivre uniquement ce que l'on « ressent », ce qui implique le sentiment. Cet exil de la raison submergée par le sentiment a un impact sur notre façon de vivre : réfléchissons à ce qui se passe dans notre relation au travail, à l'affectivité et dans notre

façon de vivre le mouvement, lorsque le seul critère est le sentiment. Attention, le sentimentalisme est une chose et le cœur en est une autre. Parce que dans notre expérience, le sursaut du cœur est indispensable, le sursaut du cœur face à l'événement est essentiel, c'est comme le point qui nous pousse, comme cela s'est produit pour les apôtres ; alors nous pouvons aussi être fragiles, faibles, mais nous sommes ensemble. C'est la raison pour laquelle nous faisons dix minutes d'école de communauté plutôt qu'autre chose et avec autre chose, précisément parce que (du moins pour moi, cela se passe ainsi) reprendre des textes comme ceux-ci provoque ce sursaut qui me relance dans tout mon travail.

4. Dans le quatrième point, Zvěřina, avec sa lettre, nous exhorte au courage du jugement. Au fil des ans, nous avons souvent confondu la nécessité d'éviter la supériorité dans le jugement et pour ne pas paraître orgueilleux – ce que nous ne devons jamais être – avec le renoncement à tout jugement. Nous sommes même allés jusqu'à théoriser que le jugement est, en tant que tel, « source de division » et qu'il nous éloigne donc de l'autre. Mais sans l'exercice de la raison face aux circonstances, notre intelligence s'appauvrit et notre capacité de rencontre est diminuée. Je parle de l'exercice du jugement, de la comparaison constante de ce que le sentiment sollicite en nous avec le destin, avec la vérité, avec notre vie. Une question : comment pouvons-nous faire nôtre l'appel de Zvěřina ? Comment pouvons-nous nous aider – dans la grande compagnie du mouvement ou dans notre communauté – à répondre ensemble à l'invitation à utiliser la raison face aux différentes circonstances ? C'est un grand cadeau que nous avons reçu et nous sommes appelés à le vivre constamment.

5. En ce qui concerne le cinquième point, sur le charisme, témoignons-nous comment le potentiel du charisme se développe parmi nous. Après la rencontre avec le Saint-Père, partout où je suis allé – dans le mouvement, mais aussi dans de nombreux milieux de l'Église et en dehors – notre audience a comme marqué un changement de perspective du regard sur le mouvement, tant à l'intérieur qu'à l'extérieur. Ça été comme une grâce et un étonnement, non seulement à cause du nombre de personnes, mais aussi pour la cordialité avec laquelle nous avons été accueillis, traités et invités à parcourir un certain chemin. Aidons-nous à comparer notre vie avec l'événement qui nous conquiert au jour le jour.

C'est pourquoi, lors de la prochaine annonce de l'école de communauté, le 15 mars, nous partirons de vos témoignages ou vos questions, que vous pouvez envoyer à : annunciosdc@comunioneliberazione.org.

Merci à tous pour votre attention et pour le chemin de ce soir.

Prosperi

Merci à toi, don Filippo. Comme nous l'avons vu, c'est un parcours passionnant, dense, mais certainement très actuel qui nous attend, à tous points de vue. La méthode que nous nous proposons pour ces deux mois – en profitant de la suggestion que don Filippo nous a faite au tout début, avec la première annonce – est que le travail commun soit accompagné d'un travail personnel, idéalement sur une base quotidienne. Dix minutes suffisent, et que ces dix minutes soient consacrées avant tout à la lecture, à la compréhension et à l'approfondissement du texte, et donc à laisser émerger les questions qui découlent de la comparaison avec le texte. Il est important que le texte ne soit pas un simple « prétexte » pour parler ensuite d'autre chose, de sorte que le fait de se retrouver – qui a nécessairement ses propres rythmes (les écoles de communauté les plus fréquentes sont hebdomadaires, sinon bimensuelles) – soit un moment de réelle comparaison avec la proposition qui est faite. Dans cette comparaison, nous aurons à l'esprit les questions que don Filippo vient de suggérer, qui pourraient aider à guider le travail que nous ferons. Vous pouvez envoyer les questions qui émergent à l'adresse mail indiquée, afin que la prochaine fois nous puissions commencer justement par un échange qui résume le travail des deux prochains mois sur la première leçon des Exercices de 1998, de la page 109 à la page 132 du texte *Donner sa vie pour l'œuvre d'un Autre*.

La prochaine annonce – sur la deuxième leçon des exercices de 1998 – aura lieu le mercredi 15 mars à 21 heures, selon les mêmes modalités que ce soir.

Santoro

Disons un *Je vous salue Marie*, en pensant en particulier aux personnes touchées par la guerre en Ukraine, et aussi à nos frères et sœurs les plus nécessiteux dans les diverses situations de conflit dans le monde, comme le fait toujours le pape, conscients que l'annonce du Christ ouvre nos cœurs pour vivre chaque aspect de la réalité et communiquer ainsi la grâce qui nous a atteints et conquis.

Je vous salue Marie.